

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Nouvelles d'ici et d'ailleurs



Numéro 58, été 1999

Bals

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4418ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1999). Compte rendu de [Nouvelles d'ici et d'ailleurs]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (58), 93–97.

## Nouvelles d'ici et d'ailleurs

### Quand l'irréremédiable tue

**BOLDUC, Claude** (1998), *Les yeux troubles et autres contes de la lune noire*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Rafales », 180 p., 18,95 \$.

**C**laude Bolduc écrit le surnaturel, l'épouvante, il en fait son genre de prédilection. S'il l'a beaucoup fait pour les jeunes (il a publié quatre romans jeunesse et a dirigé un collectif jeunesse), il ne se restreint pas toutefois à ce seul lectorat, plus facile à séduire ainsi qu'à apeurer. Maintes de ses nouvelles écrites à ce jour, pour un « grand public », et publiées ici et là, sont rassemblées dans un recueil afin que l'univers fictionnel de l'auteur, empreint de choses lugubres, perverses et morbides, puisse s'afficher pour de bon parmi les autres univers de la littérature dite sérieuse.

Huit nouvelles composent ce recueil, qui exhibe en page couverture l'illustration d'un pot de marinade au contenu — deux yeux dans un « formol vinaigré » — un tantinet suggestif et représentatif de la thématique générale de l'œuvre : c'est-à-dire envoûtement, désir obsessionnel, autoscopie, etc. D'ailleurs, les thèmes récurrents chez Bolduc de la séduction, de l'amour maladif, de la possession, amènent toujours la diégèse vers une montée excessive, un enchaînement hypertrophié (par exemple, « L'heure de bébé » où un macho, un phalocrate, est puni par là où il pêche : la fellation à répétition), car la tactique de l'auteur est l'exacerbation des désirs, malséants ou non, et de leurs conséquences. La danse du geste renversée se confronte et se mesure à sa réplique. On énuclée mais les yeux morts conduisent l'extirpeur au suicide (« Les yeux troubles ») ; l'écrivain dépossédé de sa concentration est décapité dans et par son texte (« L'araignée au plafond ») ; celui qui exhume est inhumé vivant par le cadavre qu'il a préalablement extirpé de son cercueil (« Dernière balade au clair de lune »), etc.

Mais, quand même, le va-et-vient entre deux instances binaires ne s'effectue pas toujours aussi simplement ; la narration

sait jouer d'une subtilité travaillée et finement articulée. Dans « Rouge », courte et efficace nouvelle, le mouvement oscillant d'un jeune garçon, prisonnier d'une enceinte insulaire, entre l'envie d'une sustentation carnivore sans cesse rabrouée par deux personnages, symboliquement paternels, et celle préconisant le végétal, révélera au gosse des pulsions anthropophagiques, franchement motivées par le souvenir de sa mère précédemment décédée. « Le déterminateur » raconte un futur apocalyptique dans lequel le surpeuplement oblige les hommes à occuper les hauteurs, à vivre dans l'omniprésence de la foule et des escaliers. Un régime totalitaire à la 1984 extermine quotidiennement, pour faire respecter un certain quota, un civil dans chaque zone circonscrite. Se profilera alors, par le biais du personnage d'un exterminateur, le possible d'une extermination le touchant lui-même de près, et donc l'aberration et l'impassibilité d'un système.

L'écriture simple de Bolduc fonctionne de façon à suggérer aisément, comme des indices évidents et dépourvus d'équivoques, l'événementiel à venir, la conclusion, le punch, et ce, d'un rythme narratif toujours égal mais mené habilement. Donc, la chute, quoique rarement décevante parce que souvent intrépide, est préparée par des symptômes textuels d'un ordre typique, presque situationnel — tantôt des bégaiements, tantôt un chuintement, par exemple —, qui pousseront l'histoire et sa lecture vers l'inéluctabilité de sa descente, inespérée pour le personnage principal : presque toujours victime d'un mal tapi, d'une horreur qui grandit dans les bas-fonds d'une folie latente, d'un incurable vice, malsain et sournois. Ici, ce n'est pas la surprise d'une fin inattendue qui importe, mais, plutôt, le déroulement imperturbable de l'horreur en train, la complaisance d'une écriture qui écorche et meurtrit les convenances de bon aloi, les mœurs de grand-mère.

Le plus intéressant par contre chez Bolduc, c'est l'accentuation des détails et l'amplification d'une idée infime qui provoquent toujours la dégringolade dans l'horreur : « je pense que

tout homme possède en lui... l'intérêt latent pour ces choses, mais perdu dans sa conscience, ramassé dans un coin, anémique, atrophié » (p. 24), dit l'un de ses personnages. Et c'est là que l'auteur nous emmène, dans les délires de l'obsession du petit détail qui obnubile. Alors, à ceux que titillent les mains roidies des cadavres, les regards alléchants et envoûteurs, les désirs insatiables, ces contes de la lune noire parviendront certainement au petit coin de votre conscience, il ne vous suffira plus qu'à lui laisser prendre de l'expansion...

Nicolas Tremblay

#### Un endroit à fuir

LAROSE, Colette (1998), *Es-tu là ?*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Rafales », 126 p., 15, 95 \$.

**I**l y aurait, selon moi, deux façons possibles d'appréhender le titre du recueil de Colette Larose. On peut le penser comme une interrogation de type spatial (es-tu là en cet endroit?) ou de type relationnel (es-tu là, ici, avec moi?). L'ambivalence, pourrait-on dire, naît de l'emploi du déictique « là » : terme nécessitant un contexte, dépendant d'une situation, puisqu'on est assurément là, quelque part, mais encore faut-il le préciser. Par contre, la littérature, elle, souvent se joue de la précision et de l'installation du déictique dans une armature textuelle dépourvue d'ambiguïtés, c'est son lot, et puis ça ouvre de multiples pistes de lecture. Chez Larose donc, le « là » du titre, incertain et sans contexte le ceinturant, provoque des interprétations divergentes, mais quand même corollaires, que le recueil préservera du début à la fin : entendues comme étant l'espace et le rapport avec l'autre, tantôt étrangers ou familiers.

Toujours, les récits composant *Es-tu là ?* s'inscrivent dans un monde urbain en saturation où les personnages, abrités ou cloisonnés dans un lieu restreint, s'accommodent mal à la réalité

extérieure. Le dynamisme qui s'opère et régit tout le recueil oscille entre l'évasion et l'intrusion. Par exemple, le fou, supposé meurtrier, de « La fenêtre tatouée », s'échappe d'un hôpital psychiatrique dans une envolée métaphorique, qui nous dissimule la véritable chute suicidaire, et qui le précipite de sa fenêtre hors de sa cellule. L'intrusion, dans « La voix qui tue », sorte de récit allégorique, de voisins racistes dans le logis serein de trois Juifs que l'on ne cesse de houspiller, relève bien la suite de cette consécration propre aux nouvelles de Larose : intrusion et évasion. Puisque le rapport chez elle à l'espace est problématique, si on n'y échappe pas, si on ne l'aménage pas, tout se déglingue, tout se désagrège (la « Forteresse amputée », histoire d'inceste, par exemple, comparera la fille violée et traumatisée à une forteresse envahie, secouée, et donc inapte à remplir sa fonction d'im-pénétrabilité). Le « là » du titre peu à peu dénote à la fois le malaise créé par l'occupation d'un lieu et des coïncidences qu'elle, l'occupation, instaure, ce à qui et à quoi elle confronte.

D'où la résurgence étonnante d'un départ vers un ailleurs imprécis, chemin métaphorique menant à une quelconque liberté, souvent abstraite : « Avec la détermination des guerrières, elle l'entraîne, d'instinct, sur le chemin qui mène à la liberté » (p. 15), « [...] demain tu m'emmèneras un peu plus loin » (p. 18), Daniel qui, dans « La mort d'un écureuil », se promet de voler pour sortir de sa prison (p. 73), « Viens mon fils, on s'en va. Chez nous, c'est ailleurs » (p. 60), dit un père désabusé, cocufié. Cependant, loin d'inclure dans la narration une fuite qui allégerait la morosité des récits du quotidien et de la familiarité, ce départ n'est que la chute parfois moralisante, parfois élémentairement poétique, des nouvelles de *Es-tu là ?*, départ s'apparentant à un redondant procédé, presque soporifique.

C'est que, par surcroît, Larose parle communément. Du « petit crisse de délinquant » (p. 47) au « Non mais, faut le faire » (p. 49), meublée de « Müslix Bananes et Noix » (p. 53), la narration affiche constamment le vulgaire et la banalité. Le quotidien contaminant le discours jusque dans la métaphore : « Ma pauvre

vie conjugale roulait sur le pneu de rechange et la moindre crevaison risquait de compromettre à tout jamais le voyage » (p. 85). D'une aération inexistante, d'une articulation douteuse, l'écriture de Larose n'arrive qu'à suggérer la platitude de sa littéralité, car l'énoncé patauge avec un enthousiasme suspect de la part d'un écrivain dans le lieu commun strict, celui de l'oralité, de l'accoutumance linguistique et des signes usés et sur-digérés. Le « là » préliminaire, donc, inspirera davantage le dégoût d'y être justement, en ce lieu, et, qui sait, le désir légitime d'une fuite en dehors du territoire que circonscrit le déictique « laro-sien ». Moi, décidément, je puis enfin affirmer avec conviction la joie d'être maintenant ailleurs, et non plus là, chez Larose.

Nicolas Tremblay